

LA TOUSSAINT

FÉLICITÉ DES SAINTS

Ah ! qui me donnera l'aile de la colombe !
 Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
 J'irai, je volerai dans le sein du repos.
 C'est là qu'une éternelle et douce violence
 Nécessite des saints l'heureuse obéissance ;
 C'est là que de son joug le cœur est enchanté ;
 C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
 Là, de ce corps impur les âmes délivrées,
 De la joie ineffable à sa source enivrées,
 Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
 Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
 De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
 Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
 C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs ;
 Le cœur n'a plus alors ni craintes ni desirs.
 L'Eglise enfin triomphe ; et, brillante de gloire
 Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
 Elle chante, tandis qu'esclaves désolés
 Nous gémissons encor sur la terre exilés.
 Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives,
 Une juste douleur tient nos langues captives.
 Et comment pourrions-nous, au milieu des méchants,
 O céleste Sion ! faire entendre tes chants ?
 Hélas ! nous nous taisons ; nos lynes détendues
 Langouissent en silence, aux saules suspendues.
 Que mon exil est long ! ô tranquille cité !
 Sainte Jérusalem ! ô chère éternité !
 Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
 Boire l'heureux oubli des peines que j'endure !
 Quand irai-je goûter ton adorable paix !
 Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais !

RACINE.

POUR LES MORTS

L'Eglise vient de nous inviter, dans sa piété qui embrasse toute l'âme humaine, à nous souvenir. Dimanche, par les longues avenues, s'en allaient vers les cimetières, unis dans un même sentiment, les croyants et les tièdes, et même certains incrédules dont l'impunité désarme chaque année à cette date, en l'honneur de ceux qui leur furent chers ici-bas.

Il ne faut pas que sur ces tombes que la piété des chrétiens va visiter et refluer, il n'y ait que des larmes répandues. Saint Bernard a dit qu'elles étaient vraiment stériles, ces larmes où parle seule la douleur humaine.

Il faut, en même temps que les fleurs d'arrière saison, chrysanthèmes et immortelles, apportées sur les tombes de ceux que nous aimons, viennent témoigner devant tous de nos pieux souvenirs, il faut que dans les âmes fleurisse une piété nouvelle ! Il faut que sur ces sépulcres vivants qui sont nos cœurs, où dorment tant d'oubliés, où gisent tant de mémoires aimées, fleurisse, magnifiquement élancée vers le ciel, la prière, la seule forme de la douleur qui puisse monter au cœur de Dieu !

Ceux qui liront ces lignes, impuissante expression d'une douleur que rien ne peut traduire, d'une espérance que rien ne peut dire, si ce n'est le geste désolé et fervent de la pauvre créature humaine se jetant à genoux et regardant au ciel, ceux qui liront ces lignes, sans avoir comme moi-même en ce moment, des larmes plein les yeux, que ceux-là s'arment de courage devant l'avenir, car ils n'ont pas encore connu la douleur, car ils ne savent pas encore toute leur puissance de souffrir !

O sainte, sainte et douce Religion du Christ, mon Dieu et mon Frère ! Vous êtes vraiment clément à nos pauvres âmes, Vous êtes vraiment la religion d'amour ! Là, où les philosophes et les poètes ne nous donnent que de désolantes hypothèses, Vous nous ouvrez l'horizon radieux des béatitudes éternelles ! Tandis que nous pleurons sur des reliques où notre cœur s'est enfoncé, puérilement attaché à ce qui fut et qui n'est plus, Vous nous montrez ce qui survit éternellement de ceux que nous avons le plus ardemment aimés dans la vie, le plus fidèlement aimés dans la mort, ce que survit, ce qui est, ce qui ne nous a pas quittés, ce qui nous reverront un jour !

Et Vous voulez, que, dans cette fête consacrée à nos morts chéris, les cloches de toutes vos églises pour

eux se mettent en branle, que pour eux, monte vers le ciel la prière de tous vos prêtres, et Vous voulez que nous apprenions ainsi toute la sainteté des tendresses que Vous aviez mises dans nos cœurs. Touchant échange d'amour ! les vivants tendent vers vous leur cœur, ô morts aimés, morts qui souffrez encore, à la porte du ciel, les douleurs de l'attente et de la purification ! Et vous, par la voix de la sainte Eglise, vous leur parlez, et en échange des prières qu'il vous donnent, vous leur faites ce grand bien de leur rappeler le ciel où ils vous reverront un jour !

Mon Dieu, soyez béni par tous ceux qui ont pleuré, qui ont senti leur cœur, un jour de deuil, tomber tout vivant dans la fosse où l'on ensevelissait un père ou une mère bien-aimés ! Soyez béni, pour avoir fait jaillir la foi de ces cœurs brisés par l'apparence du néant, pour avoir fait fleurir sur les tombes que ferme à jamais la désespérante impiété, une immortelle espérance où nos âmes puisent la force de vivre !

Abbé GARNIER.

NOVEMBRE

Déjà les feuilles desséchées jonchent le sol, et les arbres, qui, il y a un mois à peine, portaient encore avec tant d'orgueil leur tête couronnée d'un majestueux feuillage, courbent leur front glacé sous l'effort du vent.

Le froid est venu faire place aux chaleurs de l'été, et un ciel incertain et sombre couvre maintenant nos têtes qui, si longtemps, respirèrent sous un ciel bleu d'azur, où la brise estivale venait follement caresser nos fronts inondés de sueurs.

Les oiseaux, ces charmants habitants de nos bois, ne font plus entendre leur harmonieux ramage, et ont délaissé leurs nids pour habiter ailleurs sous un ciel moins cruel.

Tout s'attriste dans la nature ; cette mélancolie se répand jusque dans nos âmes qui semblent empreintes d'une tristesse muette, mais douloureuse.

Qu'est-il donc survenu dans la nature ? Quel changement soudain s'est opéré en nous !

Hélas ! c'est que novembre nous est arrivé, comme toujours, triste et lugubre, pour venir nous distraire des plaisirs du monde et transporter notre pensée vers le séjour de ceux qui ne sont plus. Oui, laissons-les, pour un moment, nos bals brillants, nos fêtes bruyantes où le bonheur (bonheur souvent feint), est de si courte durée ; abandonnons nos plaisirs, si on peut appeler ainsi des moments de folle ivresse et de délire. Oui, mettons tout de côté pour songer à ces chers défunts, à ces parents tendrement aimés, à cette douce amie qui, si souvent, a su apporter un soulagement à notre tristesse ; à ces francs amis qui, maintes fois, nous donnèrent des preuves de leur dévouement ; en un mot, à tous ces êtres qui nous ont aimés, que nous avons aimés, dont le souvenir est attaché aux racines de notre cœur, et qui, maintenant reposent dans un sombre tombeau sous cette terre, qui si longtemps reçut l'empreinte de leurs pas.

Ah ! si jamais nous devons penser à eux, si jamais nous devons nous rappeler leur mémoire, c'est bien en cette saison, où la nature ensevelie dans une torpeur lugubre imprime à nos cœurs ce mouvement de mélancolie, de sombres reminiscences.

Allons donc vers leur demeure, et jetant un regard vers le ciel, prions. Ah ! prions pour ceux qui guidèrent notre enfance, pour ceux qui nous apprirent à vraiment aimer, - seul bonheur sur cette terre. Prions pour ces êtres qui reçurent les tendres aveux de nos cœurs, afin de leur procurer ce soulagement que nous avons reçu d'eux : un remède à leurs maux.

« Donnons, du souvenir ressuscitant la flamme,
 Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
 Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts !

Que ces paroles de Crémazie soient un appel écouté par nos cœurs, et à l'heure où le crépuscule s'avance à grands pas, à cette heure où tout s'apaise dans la nature, laissons notre pensée s'élancer au-delà du tombeau, laissons-la embrasser tous ces êtres aimés

et disparus, et laissons notre cœur adresser au Seigneur nos prières pour eux.

Ah ! n'oublions pas nos morts, faisons mentir ce dicton : « Les morts vont vite. » Oui les morts vont vite pour la foule des indifférents, de ceux qui n'ont jamais été susceptibles même de ressentir aucun noble sentiment ; mais pour ceux qui ont aimé, pour ceux qui ont eu une véritable affection, cette affection ne s'éteint pas aux portes du tombeau. Non ! mais elle continue son cours avec plus de force encore, loin, au-delà du tombeau. Pour ces âmes aimantes, les morts ne vont pas vite, et le souvenir des êtres aimés et disparus occupe toujours la première place dans leur cœur.

EN AFRIQUE

LES LÉOPARDS HUMAINS

Il est étrange qu'à la fin du dix-neuvième siècle, à moins de vingt-cinq lieues de la ville la plus civilisée de la côte occidentale d'Afrique, et dans une colonie qui date de 1792, une société secrète, aux rites épouvantables, ait pu exister sans être inquiétée pendant de longues années.

Les « Léopards humains », ainsi nommés à cause de la façon dont ils se déguisent pour perpétrer leurs crimes, se formèrent en association chez les Imperi, district de l'île de Sherbro, colonie de Sierra-Leone, il y a une vingtaine d'années seulement, assure-t-on. L'origine de cette société de cannibales est peu connue. La légende seule raconte que le village de Taima, ayant envoyé pour surprendre et détruire un village ennemi, une troupe de guerriers, ceux-ci furent arrêtés et mis à mort par les habitants d'un village ami, des Imperi, où ils s'étaient arrêtés en route. Taima, n'ayant plus alors d'hommes disponibles pour se venger, envoya ses chefs consulter un célèbre sorcier du pays qui, moyennant des présents considérables, promit son aide pour l'extermination des ennemis du village.

C'est alors qu'il imagina la création d'un fétiche appelé Boffima, qui devait apporter à son propriétaire la réalisation de ses vœux, quels qu'ils fussent. Cependant, pour obtenir le fétiche, il fallait entrer dans une société, dont nous donnons plus loin les statuts. Le léopard, le seul animal féroce de grande taille existant encore dans le pays, lui suggéra l'idée d'exploiter au profit de la nouvelle société la terreur qu'il inspirait.

Le fétiche des « Léopards humains » est une racine de manioc de la grosseur d'un œuf d'autruche environ, vidée au préalable et remplie d'un mélange de plantes et de matières visqueuses, dont on ne connaît pas encore la composition : elle est, d'ailleurs, tenue très secrète. Cette racine est alors enveloppée dans des chiffons d'étoffe et ficelée avec des lanières de peau de léopard, dont on laisse pendre les extrémités.

Les possesseurs du bienheureux fétiche devaient, pour conserver son efficacité, l'arroser ou le frotter de graisse de bouc ou de chèvre. Puis, lorsque la société fut bien établie parmi les Imperi, dans ce pays d'Afrique où la fétichisme joue un tel rôle et où la chose fut acceptée à cause même de la terreur mystérieuse qu'elle inspirait, le sorcier y substitua la graisse humaine, amenant ainsi l'extermination des indigènes entre eux.

Voici comment fonctionne cette Société dont les noirs font partie pour diverses raisons, d'aucuns pour conjurer la mauvaise chance ou pour faire fortune, d'autres pour voler avec succès, pour faire de belles récoltes ou de bonnes affaires.

L'Association se compose de trois classes distinctes, les chefs ou rois, les exécuteurs et les membres ordinaires. Le candidat qui désire en faire partie va trouver un des chefs ou rois de la Société et, à force de présents, arrive à lui arracher la promesse de l'y